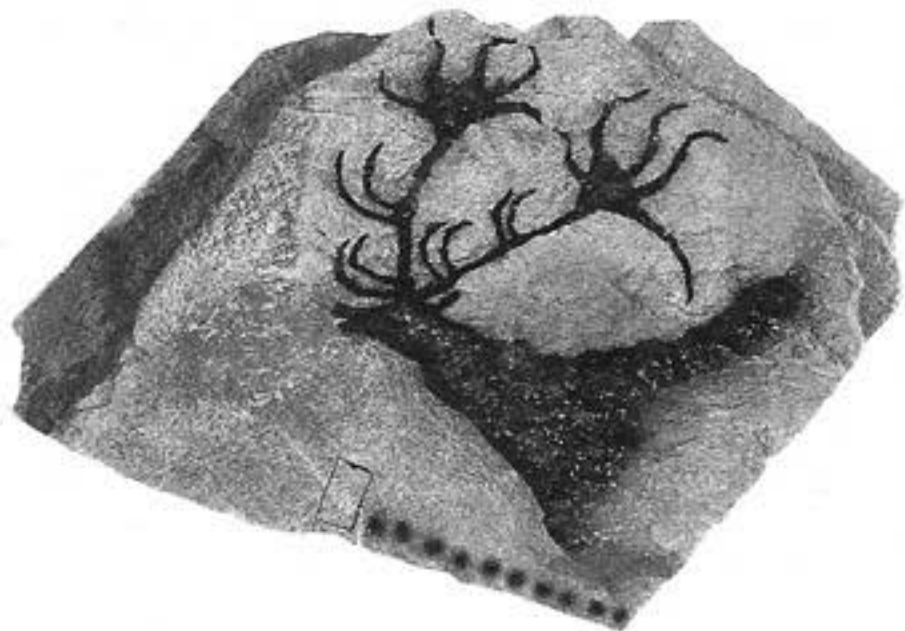




Le Kalevala

Épopée des Finnois

I

par Elias Lönnrot

*Traduit du finnois,
présenté et annoté par
Gabriel Rebourcet*

nrf

Le Kalevala I & II (437 & 468 pages)
Extraits (pages 13 à 39)

L'aube des peuples

Gallimard

Le Kalevala

Épopée des Finnois

I

par Elias Lönnrot

*Traduit du finnois, présenté et annoté
par Gabriel Rebourcet*

28 février 1835 : Elias Lönnrot publie le premier *Kalevala* ou *Les vieilles chansons caréliennes du peuple finnois d'antan*.

Ce 28 février 1835, Elias Lönnrot hisse le peuple finnois au-delà de ses territoires et de sa mémoire même, à hauteur de l'humanité tout entière : la somme poétique qu'il publie, il l'a moissonnée auprès des hommes qui parlent sa langue, obscurs, les bardes villageois, les pleureuses, les sorciers qu'avec ses collègues, à l'aube du XIX^e siècle, il est parti écouter entre lacs et forêts.

Façonnés dans les limbes de la pensée humaine, chantés par plaisir et par besoin, compris par un peuple et nécessaires à son essence, ces chants n'ont guère leur semblable - et l'épopée qui en naît n'a pas d'équivalent dans l'héritage humain.

La voix des hommes épouse le tragique, le lyrique et le magique : denses récits, profusion de mots, puissance du mal, beauté des voix, le *Kalevala* révèle la genèse et le génie de l'homme dans le monde.

Lisez, lisez à voix haute : voici l'œuvre immense d'un petit peuple.

G. R.

CHANT 1

Exorde — Création du monde par la Vierge du jour et le milouin —
Naissance de Väinämöinen, fils de la mère des eaux.

Le désir têtue me démange,
l'envie me trotte la cervelle
d'aller entonner la chanson,
bouche parée pour le chant mage
égrenant le dit de ma gent,
la rune enchantée de ma race.

Les mots me fondent dans la bouche,
grains de gorge, pluie de paroles,
ils se ruent, torrent sur ma langue,
10 ils s'embruinent contre mes dents.

Petit frère, mon frerot d'or,
mon beau compagnon de jeunesse!
Fais-moi compagnie pour le chant
viens-t'en me joindre au jeu des runes
car nous sommes ce jour ensemble
après maint jour en d'autres bords!

Rare est le jour qui nous rassemble,
le temps que nos chemins se croisent
en ces confins de pauvres terres,
20 champs de Norois, terres piteuses.

Topons ça la main dans la main,
doigts glissés par entre les doigts
pour entonner la chanson bonne
et bailler la rune meilleure,

la foule d'or pourra l'entendre
pour savoir, la flopée curieuse,
ceux de la jeunesse levante,
haute pousse, les ouailles belles :

Ce sont les mots de l'héritage,
30 runes tournées au baudrier
du vieux Väinämöinen,
sous la forge d'Ilmarinen,
l'épée de Lemminkäinen,
l'arc de Joukahainen
au fin fond des champs de Pohja,
les landes du Kalevala.

Mon père les chantait jadis
en taillant un fût de cognée,
ma mère les a dévoilés
40 quand elle torsait la quenouille,
moi le marmot sur le plancher
je tournaillais dans ses jupons,
méchant moutard, barbe de lait,
tout menu, bouche en caillebotte.

Sampo ne fallait point de mots
ni Louhi de sortilèges :
Sampo est mort de mots bavards
et Louhi de ses charaudes*,
Vipunen creva dans ses rimes
50 et Lemminkä dans ses goguettes.

Or je sais tant d'autres paroles,
secrets appris par devinades :
ripés sur le bord des chemins,
cueillis dans la brande aux bruyères,
dans les fourrés, griffe brindille,
racle ramille à la ramée,
tous grattés au ras des fenées,
tous agrippés dans la cavée

* Sorcellerie.

quand j'allais la sente en berger,
60 gamin, aux pasquiers du bétail
dans les touffes coiffées de miel
par les buttes, les cimes d'or
derrière Muurikki la noire,
avec Kimmo, la panse caille.

Le froid m'a fredonné la rime
et la pluie m'a versé les runes.
Le vent m'a soufflé d'autres chants,
la houle en mer les a drossés.
Les oiseaux picoraient les mots,
70 mainte parole en cime d'arbres.

J'en ai roulé mon écheveau,
serrés, noués, belle pelote.
J'ai mis l'écheveau sur ma luge,
la pelote au fond du traîneau.

J'ai tiré la luge au logis,
mon traîneau devant le hâloir* ;
j'ai tout mis dans la banne en bronze,
au bout du chafaud du grenier,
Ils ont vu le froid des semaines,
80 long temps nichés sous le chagrin.

Vais-je tirer mes chants du froid,
puiser mes runes fors le gel,
porter la bannette au logis,
le boissel, dessus l'escabeau
sous la faîtière au grand renom,
belles poutres, le bon abri ?

Je déclos le coffre des mots
clenche lâche, l'arche des runes,
je tire le bout du lisseau,
90 j'ouvre le nœud de l'écheveau ?

* Étuve où on sèche le grain et on hâle le chanvre.

Je peux chanter la rime bonne,
 je la chantourne toute belle
 pour une miche en mie de seigle
 et la bière brassée de l'orge.

Quand on ne baille point de bière
 ni la godaille* à pleine chope,
 je chante de bouche plus maigre,
 je dis la rune à gorgée d'eau
 pour la joie de notre veillée
 100 je salue ce jour mémorable
 et je dis les joies à venir,
 l'aube d'une aurore nouvelle.

*

Ainsi jadis j'ai donc ouï dire
 telle rune, par bon savoir :
 les nuits nous viennent seules, noires,
 les jours lèvent seuls, soleils pâles,
 tout seul Väinämöinen
 un jour est né, barde sans âge
 par le ventre de la porteuse,
 110 Ilmatar, la mère du monde.

La vierge vit, fille du ciel,
 dame belle de la nature.
 Elle vit pure des semaines,
 jour et jours en vie de pucelle
 dans les plessis larges du ciel,
 plessis larges, l'enclos de plaine.

Elle se languit chaque jour,
 peine étrange, elle vit d'ennui,
 toujours seule à couler ses jours,
 120 elle vit, pucelle sans rire,
 dans les plessis larges du ciel,
 plessis larges, plaine béante.

* Bière.

Lors elle trotte vers l'aval,
elle descend dessus les vagues
sur la mer à l'échine claire,
le grand largue, la houle ouverte.

Vient le vent par grande rafale,
l'air mauvais levé du levant ;
il dresse la mer en remous,
130 la chahute en vagues rageuses.

Or donc le vent berce la fille,
la vague dresse la pucelle
sur les reins bleus tout à l'entour,
par les vagues coiffées d'écume :
lui vente un feton dans le ventre,
la mer engrosse la pucelle.

Elle porte le feton dur,
peine lourde, son ventre plein,
année sur année, sept centaines,
140 le temps de vie de neuf gaillards ;
mais point de naissance à venir,
le feton de rien ne choit guère.

La vierge va, mère de l'eau.
Nage au levant, nage au ponant,
nage au norois, jusqu'au midi,
par tous les rivages du ciel,
giron taraudé par le feu,
peine lourde en son ventre plein ;
mais point de naissance à venir,
150 le feton de rien ne choit guère.

La pucelle roule en sanglots,
parle en sanglots, gémit ces mots :

« Ô misère, jour de mes jours,
quelle menée, fille de guigne !
Me voici mise en male route :
toute ma vie dessous de ciel

balancée par le grain du vent,
drossée par la houle en dérive
sur ces eaux grandes, grosses vagues,
160 les remous du roulis profond!

« Je saurais des jours bien meilleurs
à vivre en pucelle du ciel,
des jours meilleurs que cette vie,
mère des eaux pour la dérive :
ici ma vie est de froidure,
âpre sente et chemin de peine,
et les vagues sont mon logis,
les trouées d'eau mes routes larges.

« Ô Ukko, Dieu dessus les dieux,
170 ô toi qui portes tout le ciel!
Viens-t'en pallier à mon besoin,
à grand'hâte quand je t'appelle!

« Tire la fille de ses crampes,
la femme aux tortis de son ventre!
Viens-t'en vite et céans t'en cours,
le besoin me presse et me froisse! »

Le temps passe, une poudrée d'âge,
un filet de temps s'est sauvé.

Vient le milouin, vol droit, bec bleu,
180 l'oiseau vole sa haute brasse,
il cherche la place d'un nid,
un coin de terre où se nicher.

Vole au levant, vole au ponant,
vole au norois, jusqu'au midi.

Ne trouve nul coin pour son nid,
nul brin de terre même pire
pour y brindiller sa nichée,
et prendre gîte après le vol.

Il vole ici, voltige là,
190 lors le milouinan parle au vent :

« Feraï-je ma cabane au vent,
sur les vagues, mon beau logis ?
Le vent va verser ma cabane
et la vague rouler mon gîte. »

En ce temps la mère des eaux,
dame de l'eau, vierge du ciel,
lève son genou de la mer,
son épaule dessus les vagues
pour la nichée du milouin bleu,
200 le doux logis pour le plongeur.

Le milouin, bec bleu, bel oiseau,
plane par-ci, voltige là.

Il voit le genou de la femme,
à fleur de la mer aux reins bleus,
le prend pour un toupet de foin,
motte de tourbe toute fraîche.

Il lisse son vol, lance l'aile,
se pose à la fleur du genou,
sitôt là brindille son nid,
210 il pond ses œufs, coquilles d'or :
six œufs, les coquilles sont d'or,
le septième est un œuf de fer.

Il se met à couvrir ses œufs,
il chauffe la fleur du genou.
Il couve un jour, couve deux jours,
tantôt trois jours il a couvé.

Or déjà la mère des eaux,
dame de l'eau, vierge de l'air,
sent le feu mordre son genou,
220 la braise en hargne sur sa peau,
cuidant que le genou lui brûle,
et les veines chauffées lui fondent.

Elle chahute son genou,
elle ébroue sa jambe en secousses :
les œufs dégringolent dans l'eau,
versent tous à la vague en mer,
ils sont brisés, gerbes d'écailles,
jonchée d'esquilles fracassées.

230 Les œufs n'iront point à la vase,
aux remous de l'eau les écailles.
Les débris prennent bonne allure,
les morceaux muent en belle mine :

La coquille basse de l'œuf
sera la terre, coque basse ;
la coquille haute de l'œuf
sera le ciel, la voûte haute ;
la mie haute du feton jaune
sera le soleil, feu du jour ;
la mie haute de l'étui blanc,
240 ce sera la lune en lueur ;
les points diaprés sur la coquille
seront les étoiles du ciel ;
sur la coque les taches noires
feront les nuages dans l'air.

Le temps passe, le temps s'avance,
les années chassent les années
sous le feu du soleil nouveau,
les lueurs de la lune neuve.

250 La mère de l'eau nage encore,
dame de l'eau, vierge de l'air,
nage toujours par les eaux calmes,
dans les houles coiffées de brume,
devant elle la vague molle,
et devers elle le ciel clair.

À l'orée de l'année neuvième,
or dès le dixième estivage,

elle lève son front de l'eau,
haute proue par-dessus la mer.

260 Elle commence les genèses,
elle engendre ses créations,
sur la mer à l'échine claire,
le grand large en plaine béante.

Elle tourne la main par-ci,
ce sont des caps à sa caresse ;
elle boute son pied par-là,
les fosses pour le frai se creusent ;
elle gauille la vague en bulles
et ce sont les gouffres profonds.

270 Puis courbe ses reins vers la terre :
ce sont les rives, grèves lisses ;
se retourne pieds contre terre :
ce sont frayères de saumons ;
pose sa tête contre terre :
ce sont les baies, bâillées de terre.

Lors elle nage loin de terre,
elle fait halte vers le large :
ce sont les récifs de la mer,
les brisants cachés sous la vague
pour le naufrage des navires,
280 la malemort pour les marins.

Ainsi les îles sont brossées,
les récifs piqués sur la mer
et fichés les piliers du ciel,
terres, contrées sont déparlées,
les traits sont tracés sur les pierres,
lignes marbrées dans la rocaïlle.

Or mais Väinämöinen
n'est point né, le barde sans âge.

Le vieux Väinämöinen
290 va dans le ventre de sa mère

depuis tantôt trente estivages,
autant d'hiver qu'il s'en dérive
par les eaux calmes, la bonace,
sur les vagues coiffées de brume.

Lors il pense, le sage, il songe
pourquoi demeurer, comment vivre
dans sa cachette fourrée d'ombre,
dans son gîte voûté d'angoisse
où jamais il n'a vu la lune
300 ni perçu les grains de soleil.

Il parle de haute parole
ainsi chante les mots qui suivent :

« Lune et soleil, vite, à mon aide,
Grande Ourse, sois-moi bonne guide
que je passe la porte obscure,
loin de la barrière étrangère,
le petit nid de maigre couche,
ma demeure voûtée d'angoisse !

« Tire à terre l'homme de route,
310 l'enfant de l'homme, sous le ciel,
qu'il regarde la lune au ciel,
le soleil aux rayons de joie,
qu'il vienne apprendre la Grande Ourse
et reguigner vers les étoiles ! »

Or la lune faillit à l'aide,
le soleil faut à délivrer ;
jour après jour il se languit,
vie d'ennui, longs jours de souffrance :
il hoche à hue l'huis du fortin
320 par le doigt menu, le sans nom,
il huche à dia le loquet d'os
par un orteil de son pied gauche ;
passe le seuil à grippe griffe,
à genouillons par l'huis du porche.

Lors il dévale vers la mer,
tête et bras roulant à la houle ;
bonhomme reste au creux des vagues,
parmi les roulis, le gaillard.

330 Cinq ans vague, cinq ans dérive,
cinq années, six années tantôt,
puis l'an septième, et le huitième.
Il se dresse enfin sur l'eau grande,
vers le cap aux rives sans nom,
terre ferme, terre sans arbres.

Il se hisse, genoux en terre,
se cambre à la force des bras :
il est debout pour voir la lune,
pour s'ébahir au pied du jour,
il suit les voies de la Grande Ourse
340 et ses yeux boivent les étoiles.

Ainsi Väinämöinen
a vu le jour, le barde brave,
par le ventre de la porteuse,
Ilmatar la mère du monde.

CHANT 2

Väinämöinen ensemece la terre — Le grand chêne et Pellervo —
Premier écobuage, premier feu — L'orge.

Adonc Väinämöinen
gagne de pied ferme la lande
sur l'île rase aux reins des vagues,
terre nue, la terre sans arbres.

Il y demeure mainte année,
jour après jours coulant sa vie
dans l'île rase, île sans nom,
toute nue, la terre sans arbres.

10 Il songe, le sage, et resonge,
retourne l'idée dans son crâne :
qui saura faire les semailles,
lancer les nuages de graines ?

Pellervo, le fils de la terre,
le fils petit du champ, Sampsa,
voilà l'homme pour les semailles
et les nuées de graines vives !

Dos courbe, il jette la semaille,
sème en terre, sème en moullières*,
il nappe les chablis sableux,
20 il ensème dru la rocaille.

* Marécages.

Sur les collines, les pinèdes,
sur les tertres, les sapinières,
il sème la lande en bruyère,
en taillis tendres les vallons.

Puis les bouleaux en marécages,
en terres moullières les aulnes,
les merisiers en terres neuves,
et les marsaults en terres fraîches,
en terres sacrées les sorbiers,
30 dans les terres de crues les saules,
le genièvre en terres arides,
à l'orée du fleuve les chênes.

Poussée vive, les arbres lèvent,
hautes ramées, tendres ramilles.

Les sapins poussent, cimes rouges,
branches déployées les pins s'ouvrent.

Les bouleaux lèvent dans les noues*,
les aulnes par terres mouvantes,
les merisiers en terres fraîches
40 et le genièvre en terre aride,
du genièvre la jolie baie,
et le fruit bon du merisier.

Le vieux Väinämöinen,
barbe sage vient regarder
la levée des grains de Sampsa,
les semailles de Pellervo.

Il voit les arbres déployés,
bourgeons levés, les pousses jeunes ;
seul manque aux semailles le chêne,
50 l'arbre Dieu n'a point ses racines.

* Marécages.

Il peste et maudit la canaille,
jure maint juron sur son sort ;
puis il attend trois nuits encore,
veille autant de jours, et patiente.

Puis il vient regarder l'ouvrage
après long temps, longue semaine :
nenni, n'a point poussé, le chêne,
pas une griffe à l'arbre Dieu.

Or donc il voit quatre pucelles,
60 les cinq fiancées de la gane*.

Elles sont à faucher le pré,
elles fènent l'herbe en rosée
à la pointe du cap aux brumes,
au bout de l'île envaporée ;
coupent l'herbe, hersent l'andain,
râtellent par longues fanées.

Mais Tursas surgit de la mer,
franc gaillard levé de la vague.

Il jette au feu la fenaïson,
70 à la troupe des flammes d'air,
la brûlant toute en fraisil noir,
il la ride en cendres grisâtres.

C'est un monceau de braise noire,
cendre sèche, une meule grise.

La feuille aimée s'y trouve prise,
la feuille aimée, le gland du chêne
d'où jaillit la très-belle pousse,
la brindille verte levée.

Fraise tendre, elle sourd de terre,
80 elle pousse en fourche fragile.

* Étendue d'eau.

L'arbre déploie ses branches grandes,
il s'étire en rameaux feuillus.

La cime se hisse aux nuages,
le ramage envahit le ciel,
brise la courre des nuages,
déchire les flocons pressés,
soleil étouffé, jour couvert,
il noie les lueurs de la lune.

Le vieux Väinämöinen
90 lors songe, barbe sage, et pense :
qui saurait l'abattre, le chêne,
coucher l'arbre, le beau, le fier ?

Triste sera la vie pour l'homme,
pour les poissons, la nage affreuse
sans jour, sans le feu du soleil,
ni la lune aux blanches lueurs.

Il n'est de gaillard à la ronde,
bonhomme brave, il n'en est point
qui saurait abattre le chêne
100 et verser le cent-cimes fier.

Le vieux Väinämöinen
chante alors les paroles sages :

« Kave ma mère, ma porteuse,
ventre de vie, fille du monde !

« Mande toute la gent des eaux
— car grande est la gent sous les eaux —
pour abattre le chêne grand,
l'arracher, l'arbre, le mauvais,
d'avant le grand feu du soleil,
110 les lueurs de la lune blanche ! »

Or un homme émerge des vagues,
un gaillard jaillit de la mer.

Il n'est point trapu le bonhomme,
ni malingre, le baud, ni maigre :
un pouce d'homme, c'est sa taille,
tout juste l'empan d'une femme.

Un casque en bronze à sa caboche,
à ses pieds les bottes de bronze,
bronze les moufles sur ses mains,
120 bronze les gravures des moufles,
bronze la ceinture à sa taille,
bronze la hache à sa ceinture,
le manche long juste d'un pouce,
la lame large comme l'ongle.

Le vieux Väinämöinen
songe, le sage, ainsi s'avise :

« Vrai, c'est un homme, à sa dégainé,
un gaillard au premier regard,
mais grand comme un pouce dressé,
130 la griffe d'un taureau, tout juste! »

Il se gausse par ces paroles
et lui mande les mots qui suivent :

« Quelle engeance d'homme est la tienne,
miteux, quelle race de mâles ?
Guère plus fringant qu'un gisant
et tout juste plus beau qu'un mort! »

L'homme petit jailli de mer
répond, le brave de la vague :

« Je suis homme pareil à l'homme,
140 gaillard petit, gent de la mer.

« Je suis venu casser le chêne
et fracasser l'arbre fragile. »

Le vieux Väinämöinen
fait sa lippe et grogne en sa barbe :

« Fi ça, tu n'es point de lignage,
ni lignage ni force d'âge
à cogner bas le chêne gros,
fracasser l'arbre le terrible. »

Pour vrai le barde parle ainsi,
150 puis derechef il jette un œil :
le bonhomme a changé d'allure,
le gaillard, il a fait peau neuve !

Son pied trépigne sur le sol,
la tête agrippe les nuages ;
la barbe couvre les genoux,
les cheveux touchent les chevilles ;
l'écart des yeux vaut une brasse,
une brasse de braie à braie,
une et demie aux genouillères
160 et deux brasses de hausse à hausse.

Il affûte son fer de hache,
lame lisse, aiguise le fil
à six meules de pierre dure,
à la roue de sept affiloirs.

Un pas, deux pas, il se dandine,
clopant clopin, il s'achemine,
hausses larges, vastes culottes,
jambes perdues dans les jambières.

Un premier pas de pirouette,
170 il touche au champ de grève fine ;
un second pas, bond de gambade,
il tombe au mitan des bruyères ;
à l'enjambée tierce il déboule
sur la souche du chêne torche.

Il frappe l'arbre par la hache,
cogne d'ahan par le morfil.

Un coup cogne, cogne deux coups,
bientôt le tierce à la volée ;
le feu gerbe en flammes du fer,
180 le feu fuit l'entraille du chêne :
il se met à verser, le chêne,
l'arbre flanche, le roi flageole.

Ainsi donc à la cognée tierce,
le chêne bronche et jà s'effondre,
l'arbre roi craque et se brésille,
l'arbre aux cent cimes s'agenouille.

Il boute sa griffe à l'orient,
il couche la cime au ponant,
sa ramée vers le grand midi,
190 au norois ses branches lancées.

Lors, qui lui chaparde une branche
a pris le bonheur éternel ;
qui lui casse et cueille la cime
a pris le savoir éternel ;
qui coupe le rameau de feuilles
se taille l'amour éternel.

Or les esquilles parsemées,
les échardes jaillies du bois
au champ clair de la haute mer,
200 sur la houle de grosse vague,
le vent vente, le vent les berce,
la mer les malmène à sa houle
aux reins de l'eau, coques petites,
barques frêles parmi les vagues.

Le vent les porte à Pohjola.

La servante menue du nord
essange des guimpes, des coiffes,
elle guée dans l'eau les beaux linges
sur la rive, à la pierre d'eau,
210 aux brisants du cap, à la pointe.

Elle voit un copeau sur l'eau :
vite l'écope dans sa banne
et l'emporte dans sa bannette
à perdre haleine, en son logis ;
là le sorcier fera ses flèches,
l'archer mage, ses pointes d'arme.

Ainsi le grand chêne est brisé,
abattu, l'arbre, le vilain,
le jour est libre de briller,
220 la lune libre de luir' blanche,
les nuages loin de courir,
les arcs au ciel se déploient libres
à la pointe du cap aux brumes,
au bout de l'île envaporée.

Les plaines se parent de vert,
puis à cœur joie les forêts lèvent,
la feuille à l'arbre, l'herbe en terre,
les oiseaux dans l'arbre, haut chant,
les merles sifflent leur pagaille
230 et le coucou dessus coucoule.

Les buissons de baies poussent dru,
dru sur les buttes les fleurs jaunes :
les fleurs poussent, de tous pétales,
il en germe de maintes formes.

L'orge seul, l'orge reste en terre,
le grain de prix ne pousse brin.

Le vieux Väinämöinen
piétine en long, repense en large
sur le rivage du champ bleu,
240 à la frange de l'eau mouvante.

Il trouve six graines petites,
sept graines, sept pour la semaille
sur le rivage de la mer,
sur le champ de gravière fine.

Les fourre dans la peau de martre,
le fourreau d'écureuil d'été.
Et le voici qui sème en terre,
il éparpille la semaille
autour du puits de Kaleva,
250 au champ d'Osmo, sur la lisière.

La mésange trille dans l'arbre :

« Ne lèvera l'orge d'Osmo
ni l'avoine de Kaleva
si la forêt n'est pas soumise,
essartée, la terre, en brûlis,
par arsin de feu défrichée. »

Le vieux Väinämöinen,
le sage affine sa cognée.

Il en ouvre de grands essarts,
260 rase des pans de terre énormes.

Tous il les brise, les beaux arbres,
il épargne juste un bouleau,
blanc reposoir pour les oiseaux,
pour les coucoulis du coucou.

L'aigle vole à travers le ciel,
l'oiseau dessus l'air et la terre.

Aile raide il descend pour voir :

« Qu'as-tu donc laissé la vie sauve
au bouillard, écorce épargnée,
270 branches graciées pour le bel arbre ? »

Väinö répond, barbe vieille :

« Entends donc pourquoi je l'épargne :
reposoir aux oiseaux sera,
et perchoir pour l'aigle de l'air. »

L'aigle lui crie, l'oiseau de l'air :

« Barbe de gris, c'est bien agi :
laisse la vie sauve au bouleau,
le bel arbre, tronc blanc debout
comme reposoir aux oiseaux
280 et perchoir à mes serres d'aigle. »

L'oiseau de l'air lance le feu,
crache en foudre ses flammes blanches :
le vent norois brûle l'essart,
le vent du levant le dévore,
brûle en fraisil tous les beaux arbres,
les ride en cendres rabougries.

Le vieux Väinämöinen
adonc prend six graines petites,
les sept grains, sept pour la semaille,
290 fors la peau cousue de la martre,
le fourreau d'écureuil d'été,
patte brune, l'hermine brune.

Puis il s'en part semer en terre,
il éparpille la semaille.

Il chante alors, paume à la ronde :

« Je sème, courbé, besogneux
entre les doigts du Créateur,
par la paume du tout-puissant
sur cette terre, la fertile,
300 la prairie de brûlis féconde.

« Dame du monde, sous la terre,
vieille en terre, mère du sol !

« Presse la tourbe à s'éreinter,
la terre aigre à tresser les pousses !

« Force ne faut point à la terre
en nul âge, nulle saison,
quand elle a le gré des donneuses,
la merci des filles du monde.

310 « Terre, lève-toi de ta couche,
prairie de Créateur, debout !

« Mande la tige à tigeonner,
la paille creuse à pailloter !

« Fais lever les germes par mille,
disperse fourchons par centaines
sur mon labour, sur ma semaille,
dans le sillon de mes efforts !

320 « Ô Ukko, Dieu dessus les dieux,
père vieux par-dessus le ciel,
poigne de puissance aux nuages
et maître des traînes pansues !

« Mande le haut conseil des nues,
le parlement clair des nuages !

« Fais germer la nuée de l'est,
lève au norois la toison blanche,
rameute du ponant les autres,
flocons houspillés de midi !

330 « Éclabousse l'aigue du ciel,
égoutte le miel des nuages
sur les bons grains d'orge levant,
sur le chuchotis des semailles ! »

Lors Ukko, Dieu dessus les dieux,
père vieux par-dessus le ciel,
mande haut le conseil des nues,
le parlement clair des nuages.

Il fait germer la nuée d'est,
lève au norois la toison blanche,

il rameute au ponant les autres,
 flocons houspillés du midi ;
 les tasse en monceaux côte à côte,
 340 flanc sur blanc les cahote en masse ;
 il éclabousse l'eau du ciel,
 le miel des nuées, goutte à goutte
 sur les bons grains d'orge levant,
 sur le chuchotis des semailles.

L'orge barbé, l'orge se lève,
 poilu comme souche, il se dresse
 de la terre, le sillon tendre,
 le champ sacré de Väinö.

Adonc au jour de l'en-demain,
 350 après deux nuits, bien trois nuitées,
 passé enfin une semaine,
 le vieux Väinämöinen
 le sage s'en vient regarder
 par son labour et ses semailles,
 par le sillon de ses efforts :
 l'orge lève, l'orge à cœur joie,
 six nattes de grains par épis,
 les tiges de trois nœuds dressées.

Le vieux Väinämöinen
 360 tourne et lorgne, tourne et regarde.

Le coucou vient, gorge en printemps,
 il voit debout le bouleau blanc :

« Pourquoi l'as-tu donc épargné
 le bouillard à l'écorce blanche ? »

Väinö le vieux lui répond :

« Entends pourquoi j'ai laissé l'arbre,
 le bouillard ouvrir sa ramée :
 il sera ton arbre de chant.

« Coucou viens-t'en piailler de gorge,
370 fais ton chant clair, gosier de sable,
gosier d'argent, ton cri limpide,
coule haut ta gorge d'étain!

« Coucoule aux soirs, bavarde à l'aube,
chante encore au mitan du jour,
crie, prodige en ces terres miennes,
joue mes forêts en tintamarre,
que le gibier vienne à mes rives
et les moissons à mes champagnes! »